

LES MILLE ET UNE NUITS

Adaptation de Gilles Gleizes

Narrateur : Il y a bien longtemps régnait aux Indes un roi qui eut deux fils. L'aîné se nommait Schariar et le cadet Shazenan. Lorsque le père mourut, Shariar monta sur le trône. Par amour fraternel, il partagea son royaume et nomma Shazenan roi de Perse. Il y avait dix ans que les deux frères vivaient séparés quand Shazenan reçut la visite du vizir de Schariar.

Shazenan : Tu es le bienvenu, vizir, puisque tu es au service de mon frère et que j'éprouve le plus grand respect pour Schariar.

Le vizir : Ô roi, il en est de même pour le sultan votre frère à votre égard ; et celui-ci souhaiterait vous revoir, car il y a bien longtemps que vous ne vous êtes rencontrés.

Shazenan : Vizir, mon frère me fait trop d'honneur, et il ne pouvait rien me proposer qui fut plus agréable. S'il désire me voir, j'en ai la même envie. Qu'on me laisse préparer mes équipages et nous partirons le retrouver.

Narrateur : Quand les équipages de Shazenan furent prêts, celui-ci s'adressa à son épouse.

Shazenan : Ma femme, je vous prie d'attendre patiemment mon retour et d'être vertueuse. Depuis que vous êtes mon épouse, je suis le seul homme qui ait vu votre joli visage, et rappelez-vous qu'il doit en être toujours ainsi.

La femme de Shazenan : Je vous jure de ne jamais l'oublier, mon mari.

Narrateur : Puis Shazenan s'en alla avec sa suite et le vizir. Il était à peine parti qu'un esclave entra en cachette dans la chambre de la reine.

L'esclave : Ô reine, je vous en prie. Montrez-moi votre visage. Vos servantes m'ont confié qu'il était de toute beauté.

La femme de Shazenan : Non, esclave. Mon mari m'a défendu de le faire, et je lui ai juré obéissance.

L'esclave : Le roi vient de partir, et il n'en saura rien. Je vous en supplie. Révélez votre splendeur.

La femme de Shazenan : Tes prières me touchent, ton audace me plaît, esclave. Tu auras le privilège de contempler mon visage.

La reine dévoile sa figure.

Narrateur : Mais Shazenan avait été pris du désir d'embrasser à nouveau sa femme. Aussi avait-il décidé de quitter, pour un temps, sa suite et le vizir. Ayant rebroussé chemin, il était retourné dans son palais.

Shazenan (voyant sa femme dévoilée devant l'esclave) : Quoi ! Je suis à peine hors de chez moi que l'on ose m'outrager !

Narrateur : Fou furieux, le roi tira son sabre, puis il tua l'esclave et la reine. Après s'être débarrassé des corps, il rejoignit sa suite et le vizir, sans parler de son double meurtre. Quelques jours plus tard le cortège arriva au palais de Schariar.

Schariar : Soyez le bienvenu, mon frère. Pour fêter nos retrouvailles, je vous propose que nous partions quelques jours à la chasse.

Shazenan : Je vous remercie mon frère, mais je souhaite me reposer de mon voyage.

Schariar : Vous me paraissez bien soucieux, Shazenan.

Shazenan : Je le suis en effet, Schariar, mais je ne veux en dévoiler la cause à personne.

Narrateur : Le sultan, qui adorait la chasse, décida d'y aller sans son frère. Avant de quitter son palais, il s'adressa à la sultane.

Schariar : Ma femme, je vous prie d'attendre patiemment mon retour et d'être vertueuse. Depuis que vous êtes mon épouse, je suis le seul homme qui ait vu votre joli visage, et rappelez-vous qu'il doit en être toujours ainsi.

La femme de Schariar : Je vous jure de ne jamais l'oublier, mon mari.

Narrateur : Le sultan parti, le roi de Perse se retira dans sa chambre. Par la fenêtre, il aperçut la femme de son frère se promener dans le jardin. Puis il vit un esclave y entrer en cachette.

L'esclave : Ô sultane, je vous en prie. Montrez-moi votre visage. Vos servantes m'ont confié qu'il était de toute beauté.

La femme de Schariar : Non, esclave. Mon mari m'a défendu de le faire, et je lui ai juré obéissance.

L'esclave : Le sultan vient de s'en aller à la chasse, et il n'en saura rien. Je vous en supplie. Révélez votre splendeur.

La femme de Schariar : Tes prières me touchent, ton audace me plaît, esclave. Tu auras le privilège de contempler mon visage.

La sultane dévoile sa figure.

Shazenan : Et moi qui croyais que mon malheur était unique ! Voilà la destinée de tous les maris. Je ne cacherai désormais plus le souvenir d'une souffrance si commune.

Narrateur : Quand Schariar revint de la chasse, son frère lui avoua le meurtre de sa femme et de l'esclave, ainsi que les circonstances qui l'avaient poussé à le commettre.

Schariar : Ô mon frère, quelle horrible histoire venez-vous de me raconter !

Shazenan : Mais ce n'est pas tout, mon frère. Votre malheur est égal au mien. Pendant votre absence, j'ai vu votre femme dévoiler son visage à un esclave, ainsi que l'avait fait mon épouse.

Schariar : Quoi ! Je veux voir cela de mes propres yeux !

Shazenan : Demain, faites croire que vous retournez à la chasse. Rentrez secrètement dans le palais et vous pourrez vérifier mes dires par la fenêtre de ma chambre.

Narrateur : Schariar suivit alors le conseil de Shazenan.

Schariar et Shazenan regardent la sultane et l'esclave par la fenêtre.

L'esclave : Ô sultane, montrez-moi de nouveau votre beau visage.

La femme de Schariar : Tu vas pouvoir encore le contempler, esclave audacieux ; et je te promets que tu le pourras toujours en l'absence de mon mari.

La sultane dévoile à nouveau sa figure.

Schariar : Il n'y a plus sur cette terre de fidélité ni d'obéissance ! Vizir !

Le vizir (entrant) : Majesté ?

Schariar : J'ordonne que l'on exécute cet esclave effronté.

Le vizir : Bien, Majesté.

Schariar : Et j'ordonne que l'on tue aussi mon épouse parjure.

Le vizir : Tuer la sultane, majesté ?!

Schariar : Ne discute pas mes ordres et obéis. Sinon tu mourras également.

Narrateur : Le vizir fut alors bien obligé d'obéir aux ordres du sultan. Culpabilisé d'avoir poussé son frère à faire assassiner son épouse, Shazenan retourna en Perse, encore plus triste qu'il n'en était parti. Puis Schariar fit de nouveau mander son vizir.

Schariar : Vizir, j'ai trouvé un moyen de me préserver à l'avenir de l'infidélité des femmes et de la trahison des hommes. Au petit matin qui suivra mes noces, je ferai exécuter mon épouse. Ainsi, il lui sera impossible de me tromper ; et chaque soir, tu m'amèneras une autre femme.

Narrateur : Le vizir fut de nouveau forcé d'obéir aux ordres terribles du sultan. A chaque lever du jour, pendant trois ans, une malheureuse finissait tragiquement sa nuit de noces dans la nuit sans fin de la mort. Ce n'étaient plus que cris, plaintes et lamentations dans le royaume.

Une mère : En perdant ma fille, j'ai perdu l'envie de vivre...

Une autre mère : Et moi, c'est le sommeil que j'ai perdu, malheureuse femme, craignant que ma fille connaisse le même sort que la vôtre...

Narrateur : Le vizir avait deux filles. L'aînée s'appelait Shéhérazade et la cadette Dinarzade. Toutes deux étaient d'une remarquable beauté, et formaient chacune la moitié d'un tout.

Dinarzade : Tu es le soleil.

Shéhérazade : Tu es la lune.

Dinarzade : Tu es la marée haute.

Shéhérazade : Tu es la marée basse.

Dinarzade : Tu es la source.

Shéhérazade : Tu es le delta.

Narrateur : Elles étaient aussi d'une grande intelligence, mais Shéhérazade, qui n'avait cessé de lire depuis son enfance, était plus cultivée que Dinarzade, la surpassant par son étonnante mémoire. Un jour, l'aînée des deux filles s'adressa à son père avec détermination.

Shéhérazade : Accordez-moi une faveur, je vous en prie, mon père.

Le vizir : J'accèderais volontiers à ton désir si ta demande est raisonnable.

Shéhérazade : Je vous prie de me conduire chez le sultan pour que je sois son épouse.

Le vizir : As-tu perdu l'esprit ?! Tu sais que Schariar a fait le serment de ne passer qu'une seule nuit avec la même femme et de lui faire ôter la vie le lendemain. Et tu veux que je t'amène à lui pour l'épouser !

Shéhérazade : Oui, mon père. Je connais le danger que je cours, et il ne saurait me faire peur, car je veux mettre fin à la cruauté du sultan. Si je péris, ma mort sera glorieuse, et si je réussis dans mon entreprise, j'aurais sauvé beaucoup de femmes de mon pays. Je veux être celle qui risque.

Le vizir : Il ne s'agit pas de risque, mais d'une mort certaine !

Shéhérazade : Si vous ne voulez pas me présenter au sultan, j'irai seule le trouver et lui offrirai d'être son épouse.

Le vizir : Ainsi donc, cours à ta perte ; et tiens-toi prête à me suivre auprès du sultan.

Narrateur : Le vizir alla voir Schariar la mort dans l'âme.

Le vizir : Sire, la nuit prochaine, je vous amènerai Shéhérazade afin qu'elle soit votre épouse.

Schariar : Comment peux-tu te résoudre à me livrer ta propre fille ?

Le vizir : Elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pu l'épouvanter ; et elle préfère à sa vie l'honneur d'être l'épouse de Votre Majesté.

Schariar : Alors, amène-la moi. Mais sois sûr que demain, je te donnerai l'ordre de la faire tuer. Si tu hésites, c'est ta tête qui tombera.

Le vizir : Seigneur, j'obéirai, même si mon cœur doit saigner.

Narrateur : Le vizir porta cette nouvelle à Shéhérazade.

Shéhérazade : Merci, mon père.

Le vizir : Merci de quoi ? De te conduire au lit de Schariar, et de son lit à ta tombe...

Shéhérazade : J'espère que vous ne vous repentirez pas de m'avoir mariée au sultan, et qu'au contraire vous vous en réjouirez le reste de votre vie. (*Le vizir sort, perplexe.*) Dinarzade ! (*Entre Dinarzade.*) Mon père va me conduire chez Schariar pour être son épouse.

Dinarzade : Oh ma chère sœur ! Mon reflet ! Je ne pourrai plus te voir !

Shéhérazade : Peut-être que oui, peut-être que non. En tous les cas, écoute-moi et fais ce que je te dis. Dès que je serai devant le sultan, je lui demanderai que tu couches dans la chambre nuptiale afin que je puisse encore profiter de toi un moment. Si j'obtiens cette grâce comme je l'espère, souviens-toi de t'éveiller demain matin une heure avant le jour et de m'adresser ces paroles...

Shéhérazade chuchote à l'oreille de Dinarzade.

Dinarzade : Je le ferai, ma sœur, pour que le prochain lever du soleil ne soit pas l'aube de l'horreur.

Narrateur : Puis Shéhérazade fut amenée par son père chez le sultan.

Schariar : Te voilà donc ma femme, Shéhérazade, ainsi que tu l'as désiré. Je te prie de te dévoiler comme une épouse ne doit le faire que devant son mari. (*Shéhérazade se dévoile.*) Que tu es belle ! Tu es la perle la plus pure de ce royaume. Quel dommage de la perdre demain matin...

Shéhérazade : Oh, je ne suis qu'un grain de sable dans le grand désert féminin.

Schariar : Voici qui est bien dit ! Tu es spirituelle et aussi agréable à écouter qu'à regarder.

Shéhérazade : C'est sans doute parce que j'ai lu beaucoup d'ouvrages.

Schariar : Depuis trois ans, j'aurais aimé lire des livres, moi aussi. Mais je suis trop occupé, trop préoccupé... Je ne peux lire que dans mes pensées et je tombe toujours sur le chapitre d'un mauvais souvenir. C'est après avoir relu celui-ci que j'en viens à écrire la dernière page du court récit de ton existence.

Shéhérazade (pleurant) : Seigneur des Croyants, j'ai une sœur cadette, nommée Dinarzade, que je chéris. Je voudrais la revoir une dernière fois pour lui dire adieu au prochain lever du soleil.

Schariar : J'accorde ton souhait car je comprends ton désir. J'ai moi-même beaucoup d'affection pour mon frère, Shazenan. Que l'on fasse venir Dinarzade. Qu'un troisième cœur batte dans cette chambre au cours de cette nuit.

Entre Dinarzade.

Shéhérazade : Sultan, tu as tous les droits, tu as donc celui de contempler son visage.

Dinarzade se dévoile.

Schariar : Mais tu es aussi belle que ta sœur ! Et je lis sur ta figure que tu es aussi sagace qu'elle. Je suis sûr que vous pouvez toutes deux être gracieuses, également. Aussi, je vous prie de me faire oublier mes ennuis en dansant devant moi.

Shéhérazade et Dinarzade dansent devant Schariar.

Narrateur : Puis le sultan se coucha avec Shéhérazade sur une estrade, à la manière des grands monarques de l'Orient, et Dinarzade sur un lit qu'on lui avait préparé au bas de cette estrade. Ainsi qu'il en était convenu avec sa sœur aînée, la cadette s'éveilla une heure avant le jour.

Dinarzade : Ma chère sœur, si tu ne dors pas, je te supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes que tu sais. Hélas, ce sera la dernière fois que j'aurai ce plaisir.

Shéhérazade : Sire, puisque votre Majesté s'est également réveillée, veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur ?

Schariar : Je te le permets et j'écouterai volontiers ton conte. Une belle histoire chasse les soucis.

Shéhérazade : Je vais vous raconter l'histoire d'Ali Cogia et du petit juge. Ce conte se déroule dans le royaume de Perse, que gouverne maintenant ton bien-aimé frère Shazenan. Sous le règne du précédent calife, ton vénérable et défunt père, vivait à Bagdad un brave homme nommé : Ali Cogia. Un jour, il s'en alla trouver son voisin, le marchand...

...

Ali Cogia : Frère, j'ai fait le même rêve pendant trois nuits consécutives.

Le marchand : Quel rêve, frère ?

Ali Cogia : Un vieillard me demandait instamment d'aller en pèlerinage à La Mecque.

Le marchand : C'est un signe du destin.

Ali Cogia : Aussi, j'ai décidé d'entreprendre le voyage. J'ai vendu tout ce que je possédais et il ne me reste ici que cette cruche remplie d'olives que je voudrais te confier. Je te prie de la garder soigneusement jusqu'à mon retour.

Le marchand : C'est si important de garder une cruche d'olives ?

Un temps.

Ali Cogia : Ce sont des olives de grande qualité.

Le marchand : Tiens, prends la clé de mon grenier. Ouvre, et mets toi-même la cruche à la place qui te conviendra. A mon retour, tu la trouveras à l'endroit où tu l'auras laissée.

...

Shéhérazade : Sept ans plus tard, à la tombée du jour, la femme du marchand s'adressa à son mari dans ses termes...

...

La femme du marchand : Mon mari, j'aimerais bien avoir quelques olives pour le dîner. Mais, à cette heure, tous les magasins sont fermés.

Le marchand : Tu voudrais des olives ? Je me rappelle qu'Ali Cogia a mis dans mon grenier une cruche qui en était pleine. Il devait la reprendre à son retour. Mais lui qui ne devait faire qu'un pèlerinage à La Mecque, voilà déjà sept ans qu'il est parti. Qui sait où il peut être à présent ? Sans doute est-il déjà mort ? En tous cas, on n'a jamais eu de ses nouvelles. Je crois que nous pouvons manger les olives. Seulement seront-elles encore bonnes ? Donne-moi la clef du grenier et de la lumière, je vais en chercher quelques-unes.

La femme du marchand : Il ne faut pas faire cela, mon mari. Il n'est ni honnête ni convenable de prendre un bien que l'on vous a confié. Et puis tu ignores si ton ami est mort. Il peut revenir aujourd'hui ou demain. Quelle honte s'il remarquait alors que tu l'as volé ! De toutes façons, je ne toucherai pas à ces olives. D'ailleurs, je ne crois pas qu'elles seraient mangeables au bout de sept ans.

...

Shéhérazade : Mais le marchand ne suivit pas le sage conseil de sa femme. Il monta dans le grenier et ouvrit la cruche remplie d'olives.

....

Le marchand : Je crois bien que ma femme avait raison. Ces olives semblent gâtées. Je vais quand même regarder s'il n'y en aurait pas de mangeables au fond de la cruche. (*Il enfonce sa main dans le pot.*) Qu'est-ce que c'est ? Une pièce d'or ? Je n'y crois pas ! Mais il y en a en quantité ! Un véritable trésor ! Et dire qu'il était au-dessus de ma tête depuis sept ans, comme s'il était tombé du ciel... Quel dissimulateur, cet Ali Cogia !

...

Shéhérazade : Puis le marchand redescendit du grenier et rejoignit son épouse.

...

Le marchand : Tu avais raison, ma femme. Les olives sont gâtées et on ne peut pas les manger. J'ai refermé la cruche et, quand Ali reviendra, il ne verra pas que j'y ai regardé.

La femme du marchand : Tu aurais mieux fait de n'y pas toucher. Qu'Allah veuille que cela ne nous attire pas quelque malheur.

...

Shéhérazade : Le marchand ne fut pas touché par la remontrance de sa femme. Au cours de la nuit, comme il ne trouvait pas le sommeil, il prit une grande décision.

...

Le marchand : Demain, j'irai au marché de Bagdad acheter des olives fraîches que je mettrai dans la cruche après avoir jeté les anciennes et récupéré l'or.

...

Shéhérazade : Le lendemain, le marchand mit son projet à exécution... Mais, un mois plus tard, Ali Cogia réapparut à Bagdad ; et il alla trouver le marchand.

Schariar : Et alors ?!

Shéhérazade : Alors... Le jour vient, et je ne peux continuer mon récit puisqu'il est temps que je meure.

Dinarazade : Ah ! Ma chère sœur, je suis fâchée que vous n'ayez pas le temps de continuer cette histoire ! Je serais inconsolable si vous perdiez la vie aujourd'hui.

Shéhérazade : Ma sœur, il en sera ce qu'il plaira au sultan ; mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain.

Schariar : Vous pouvez l'espérer, mais plus par curiosité que par bonté. Car je me demande ce qui va se passer entre Ali Cogia et le marchand. Je remets donc ta mort à la prochaine aurore, ma femme.

Narrateur : Le lendemain, une heure avant le jour, Shéhérazade reprit son conte.

Shéhérazade : Le marchand fut atterré de revoir Ali Cogia.

...

Ali Cogia : Bonjour, frère.

Le marchand : Ali Cogia...

Ali Cogia : Tu me regardes comme un fantôme. Tu me croyais mort ?

Le marchand : C'est que tu es resté sept ans sans donner de nouvelles à ton ami. Qu'as-tu fait pour m'oublier si longtemps ?

Ali Cogia : Après La Mecque, j'ai voulu voir d'autres villes : Le Caire, Jérusalem, Damas, et bien d'autres encore. J'avais sans cesse envie d'aller plus loin, toujours plus loin... Puis j'ai ressenti le besoin de revenir dans mon pays, de retrouver mon bien. Te souviens-tu de la cruche que je t'avais laissée avant mon départ ? Est-elle toujours dans ton grenier ?

Un silence.

Le marchand : Cher ami, voici la clef. Va toi-même la chercher. Elle doit être encore où tu l'as mise.

...

Shéhérazade : Ali Cogia monta dans le grenier, et il en redescendit furieux.

...

Ali Cogia : Tu te moques de moi ! J'avais mis toutes mes économies dans cette cruche, et je n'y ai trouvé que des olives. Où sont passées mes pièces d'or ?

Le marchand : Tu m'accuses, moi, ton fidèle ami, de t'avoir volé ! Ingrat, sors de chez moi. Je ne veux plus te voir.

Ali Cogia : Puisque tu agis aussi mal, je vais te citer en justice !

Le marchand : Eh bien, vas-y. Cite-moi en justice. Nous verrons bien qui aura raison devant le juge.

...

Shéhérazade : Il y eut alors un procès retentissant entre Ali Cogia et le marchand. Au cours de la procédure, le juge demanda au plaignant...

...

Le juge : Quelqu'un peut-il témoigner que vous avez bien mis des pièces d'or dans la cruche ?

Ali Cogia : Hélas non. Je suis d'un naturel méfiant, et ce qui m'est arrivé me prouve que je ne l'étais pas assez.

Le juge : Si vous n'avez pas de témoin, je ne peux considérer que votre voisin soit coupable.

Ali Cogia : Puisque vous ne me croyez pas, je vais adresser une requête au calife.

...

Shéhérazade : Quelques temps plus tard, un fonctionnaire de justice vint voir Ali Cogia

...

Le fonctionnaire : Ali Cogia, votre requête a retenu l'attention du calife. Vous reviendrez demain devant la justice, et le calife en personne tranchera le différend.

...

Shéhérazade : Le calife aimait son peuple, et il cherchait toujours à s'en rapprocher.

...

Le calife : Pour comprendre son peuple, un calife doit pouvoir s'y mêler. Aussi, ce soir, je m'habillerai comme lui, et marcherai dans la ville incognito.

...

Shéhérazade : Alors qu'il se promenait dans les rues, vêtu comme un homme du peuple, le calife vit des enfants jouer au clair de lune.

...

Le garçon : Nous allons jouer à notre manière le procès qu'Ali Cogia a intenté au marchand. C'est moi le juge. Un de vous va être Ali Cogia, et un autre sera le marchand à qui Ali a confié ses pièces d'or.

Le calife (à part) : Ali Cogia et le marchand... Cette affaire fait décidemment grand bruit dans la ville. Les enfants ne manquent pas d'imagination, et la vérité sort souvent de leur bouche. Écoutons ce qu'ils vont nous dire.

Le garçon : Avant de commencer le jugement, je veux voir de plus près la cruche aux olives...

...

Schariar : Et alors ?! Que dirent les enfants au cours de leur jeu ?

Shéhérazade : Je ne puis vous l'apprendre puisque le jour se lève et que je dois avoir la tête tranchée.

Dinarzade : Mais, ma chère sœur, vous approchez de la fin de votre récit, et je serais désespérée de ne pas la connaître.

Shéhérazade : C'est au sultan de décider si je dois vivre jusqu'au jour prochain pour achever mon histoire.

Schariar : J'ordonne de te laisser en vie jusqu'à demain matin, car je pense, comme mon père le calife, que les enfants disent souvent la vérité, et je serais intéressé à connaître celle-ci.

Narrateur : Le jour d'après, une heure avant le lever du soleil, Shéhérazade reprit et termina son conte.

Shéhérazade : Après avoir assisté en cachette au jeu des enfants, le calife décida de faire venir le petit garçon, ayant joué le juge, au procès en appel qui s'ouvrait le lendemain.

...

Le calife (au garçon) : Approche, mon fils. Hier, au cours de ton jeu avec tes camarades, c'est toi qui as tranché le débat entre Ali Cogia et le marchand. Je t'ai écouté en cachette et je suis très content de toi. Tout à l'heure, le véritable Ali Cogia se présentera avec le marchand. Et je t'ai fait venir pour que tu prononces le jugement dans cette affaire comme tu l'as fait hier.

Le juge : Faites entrer la partie civile et l'accusé.

Le calife : Que chacun de vous expose sa cause à cet enfant. Il va vous entendre et prendra une décision conforme au droit et à l'équité.

Le marchand : Je maintiens la déclaration que j'ai faite à la première audience et jure d'être...

Le garçon : Ne prête pas serment avant que j'aie vu la cruche d'olives. Qu'on l'apporte ici.

Ali Cogia : La voici, cette cruche que j'avais remise au marchand avant mon départ.

Le garçon ouvre la cruche et goûte les olives.

Le garçon : Ces olives sont excellentes. Comment est-ce possible ? Elles sont restées enfermées sept ans dans cette cruche et ne peuvent donc plus être bonnes. Faites venir un marchand d'olives pour qu'il nous donne son avis.

...

Shéhérazade : Un marchand d'olives apparut et goûta les olives.

...

Le marchand d'olives : Je certifie que ce sont bien des olives de cette année. Et j'affirme que chaque marchand d'olives de Bagdad confirmera cette opinion.

Le marchand : J'avoue et je regrette mon vol. Mais, une fois mise la main dans le pot pour chercher des olives, j'ai trouvé les pièces d'or et la tentation de les accaparer était si forte que j'y ai succombé. Ali Cogia ne m'avait pas donné de nouvelles pendant sept ans, j'ai pensé qu'il était mort, et que ce trésor était comme un legs, un héritage.

Le garçon : Pourquoi as-tu menti quand Ali Cogia a voulu récupérer son bien ?

Le marchand : Il ne m'avait pas dit la vérité à propos du pot d'olives, pourquoi la lui aurais-je dit à mon tour ? Et puis je ne voulais pas m'avouer coupable, j'avais peur de perdre ma notoriété, ma clientèle.

Le garçon : Ô seigneur des croyants, cette fois, ce n'est plus un jeu. J'ai prononcé le jugement, c'est à toi qu'appartient la sentence.

Le calife (au marchand) : Rends les pièces d'or à Ali Cogia avec des intérêts et une lettre d'excuse, et il te sera pardonné. *(Au juge)* Apprends de la bouche de cet enfant à mieux connaître et à mieux faire ton devoir. *(Au garçon)* Quant à toi, je vais te prendre sous mon aile pour que, dans quelques années, tu puisses devenir juge. Mais en attendant que tu rendes la justice, voilà cent pièces d'or.

...

Schariar : Quel calife juste et équitable ! J'envie la sagesse de mon père.

Dinarzade : Ma chère sœur, le jour n'est pas encore levé. Ne pourriez-vous pas, en attendant qu'il paraisse, nous dire un nouveau conte ?

Shéhérazade : Si le sultan en est d'accord, je vous narrerai l'histoire de Sinbad qui s'en alla sur la mer faire de grands voyages.

Schariar : Je le suis. J'aime les récits de voyage, car ils vous promènent en imagination et vous évadent de la réalité.

Narrateur : Shéhérazade commença alors à raconter les voyages de Sinbad. Mais ceux-ci étaient au nombre de sept, et ils comportaient de multiples péripéties. Aussi fallut-il plusieurs nuits à la conteuse pour les relater dans leur intégralité. La nuit où Shéhérazade arriva à la fin des voyages de Sinbad n'étant pas terminée, la jeune femme enchaîna sur un nouveau récit, car le Sultan se passionnait pour les histoires que disait son épouse. Chaque fois que la conteuse achevait un récit, elle le faisait immédiatement suivre d'un autre. Il en fut ainsi pendant des nuits et des nuits. A la mille-et-unième nuit, Shéhérazade arriva au terme de son dernier conte.

Shéhérazade : Mon seigneur et roi, j'ai raconté pendant mille et une nuits toutes les histoires que je connais. Puis-je en récompense implorer une faveur ?

Schariar : Que ton désir soit exaucé.

Shéhérazade : Dinarzade, amène-moi mes enfants.

Narrateur : La jeune femme revint avec les trois garçons que sa sœur avait donnés au souverain au cours des trois années de leur mariage. L'aîné marchait, le second allait à quatre pattes, et Dinarzade portait le plus petit dans ses bras.

Shéhérazade : Seigneur de l'Inde, ce sont tes fils. Fais-moi grâce de la vie par amour pour eux. Ne prive pas ces pauvres petits de leur mère.

Schariar : Chère épouse, tu ne mourras pas. Il y a longtemps que je l'ai décidé, car j'ai reconnu que tu étais pure. En outre, tes histoires m'ont amené à réfléchir sur moi-même et m'ont fait trouver la sagesse et la paix. (*Entrent le vizir et Shazenan.*) Vizir, qu'Allah te bénisse de m'avoir donné cette femme généreuse en mariage. Grâce à elle, j'ai renoncé à faire exécuter les jeunes filles de ce pays.

Le vizir : Sultan, qu'Allah te rende également grâce d'avoir épargné ma fille.

Schariar : Toi, Dinarzade, tu peux être reine de Perse.

Shazenan : Tu es aussi belle et intelligente que Shéhérazade, aussi je te veux pour épouse. Accepterais-tu d'être ma femme ?

Dinarzade : Je l'accepte, Shazenan, si tu t'engages à être aussi bon mari que ton frère l'est désormais.

Shazenan : Je m'engage à suivre l'exemple de Shariar, Dinarzade, si, de ton côté, tu t'engages à être aussi vertueuse que ta sœur.

Dinarzade : Je m'y engage également, Shazenan.

Schariar : Mon épouse, règne à mes côtés.

Shazenan : Qu'il en soit de même pour toi, ma femme.

Schariar : Et vous, mes garçons, soyez aussi sages que votre père l'est devenu.

Narrateur : Les rois et reines donnèrent des fêtes à leur peuple pendant des jours et des jours, et tout le monde vécut heureux de l'Inde jusqu'à la Perse, grâce aux belles histoires de Shéhérazade, qui continuent de nous fasciner.

